

AUGENBLICK

CRITIQUE N°64

JACK

Jack, le nouveau film d'Elisabeth Scharang sort dans les salles obscures. Jack Unterweger, l'homme aux douze meurtres, celui qui, après des décennies en prison, a charmé la haute société viennoise a enfin eu droit à son propre film. Il enquêtait il y a quelques années pour le compte de notre magazine sur les réseaux de prostitution, il revient aujourd'hui sur le film qui porte son nom.

Jack. Poète. Amant. Meurtrier.

Jack Unterweger, à Vienne, on ne vous présente plus. Mais les nouvelles générations ne vous connaissent pas. M. Unterweger, qui êtes vous ?

On m'appelle l'« étrangleur de Vienne ». Je suis connu pour mes douze meurtres de prostituées. Je suis un incroyable phénomène médiatique et ce film en est la preuve, encore vingt ans après les faits. Ce qui a beaucoup marqué les gens, c'est mon ascension au sein des cercles intellectuels viennois. Le film le montre bien. Aujourd'hui ce genre d'histoires continue de passionner. Pas plus tard que hier, j'ai vu une conférence Ted d'un ancien prisonnier multirécidiviste qui déclarait avoir réussi sa plus grande évasion « avec les mots ».

Quand on connaît votre histoire, on ne peut qu'être impressionné par votre cheminement, tout aussi sanglant qu'il puisse être. Vous avez été délaissé par une mère prostituée pour être élevé par un grand-père alcoolique. En un mot, comment décririez-vous votre histoire et le film ?

Passion. Passion pour les mots, passion pour les femmes, meurtres des passions, du sang. Avec ce mot, il y a tous les éléments pour faire une bonne histoire. Quand, dans le film, le réalisateur oscarisé que je contacte refuse de faire un film sur moi, je lui réponds : « L'histoire n'est-elle pas assez sanglante pour vous ? ».

Elisabeth Scharang a cherché à faire un film dynamique, parfois exubérant. Qu'est-ce qui vous a plu dans ce film ?

Le choix de la musique est pour moi prépondérant. Elisabeth lui donne une place très importante et c'est réussi. J'adore le travail des « Naked Lunch ». Le groupe autrichien donne, avec ses accents pop, une touche moderne au film.

D'un point de vue technique, je crois que le cadrage et la lumière sont à la hauteur. Il y a une scène superbe dans la prison avec un champ contre-champ entre moi et le chien. C'est surréaliste. Un autre plan où l'on voit ma mère dans le miroir, comme absente, qui discute avec moi dans l'appartement, m'a beaucoup touché.

On ressent effectivement une recherche d'audace formelle. Un peu à l'image de votre personnage : hors des cadres...

Oui, l'intention est bonne. Mais c'est trop souvent maladroit, pas encore assez abouti...

En fait, dès le premier plan, il y a quelque chose qui ne va pas. Il aurait pu être beaucoup plus puissant. Vous l'allongez de dix secondes et puis ensuite seulement vous laissez la musique éclater. Là au moins vous auriez quelque chose d'impressionnant, au lieu de dérouler tout de suite la bande son. D'ailleurs, les coupes sonores sont toujours brusques. Une fois, deux fois, ça va : mais à la fin ça en devient agaçant !

De plus, le dialogue avec ma future éditrice au début du film est mal venu, prévisible. Ça ne s'est pas passé pas comme ça en réalité. Là ça sonne faux et artificiel.

D'un point de vue général, je trouve que l'enjeu dramatique n'est pas assez marqué : à force d'ellipses, on a l'impression que trois histoires se succèdent sans véritablement avancer. Dommage !

AUGENBLICK

Tout de même, ce qui fait la force du film, c'est votre personnage.

Vos qualités littéraires sont reconnues dans le monde entier. Ici, à Vienne, on se souvient tout autant de votre charisme et surtout de votre capacité de dissimulation et de manipulation. Pensez-vous que cela a été difficile pour Elisabeth Scharang de faire ressortir tous ces aspects de votre personnalité ?

À ce niveau-là, je crois qu'elle s'en est très bien sorti. Mon personnage (joué par Johannes Krush, ndlr), ne laisse pas indifférent. Le jeu est excellent : on ressent le charisme, on se sent happé par le personnage. Il est séduisant. Et puis, dans ses yeux... un vide plein, tellement puissant, attirant, comme l'appel à l'aide d'une bête apeurée. La physiologie de l'acteur est bonne aussi : il a le visage creusé. Il a la tête de quelqu'un de froid et d'intelligent (rires).

On a beau suivre durant tout le film votre point de vue, vous n'arrêtez pas de clamer votre innocence pour les nouveaux meurtres, mais, on a tout de même l'impression d'être resté en surface du personnage.

En fait, le film entretient une certaine ambiguïté : on ne me connaît pas dans mon intérieur. Après l'amour, on voit un homme qui dort nu, recroquevillé sur lui-même, comme un fœtus. On comprend qu'il est introverti. Mais encore ? Que pense-t-il ? Que ressent-il ? Éprouve-t-il de la compassion ? Les a-t-il tuées ?

J'ai beau protester « Une fois meurtrier, toujours meurtrier, c'est ça ? », la symbolique me donne tort. Même si mon costume et ma voiture sont blancs, la chemisette, au plus près du corps, reste rouge. L'apparence a beau changer, le fond reste le même.

Aussi, j'aime bien le rappel incessant de la bestialité avec les plans sur la nature : hérisson, lapin, forêt, biche, neige. Parce que c'est dans la nature ou plutôt dans ma nature, que je tue.

A l'époque vous aviez défrayé la chronique. Finalement, faire un film là-dessus, c'est osé ?

J'ai adoré ce film mais je le trouve malsain. Le problème, c'est qu'au fur et à mesure, on est séduit par le personnage, on en oublie presque qu'il a tué, on se met à espérer pour lui. On laisse planer le doute. Je trouve ça presque choquant. Si je m'appelais Schaeffer, ça ferait longtemps que j'aurais déjà déclenché une polémique.

Qu'est-ce que vous reprochez au film ?

Je crois qu'il lui manque encore un peu de maturité. Au final, il n'est ni « romantique » ni « cruel ».